

THÉÂTRE
NATIONAL
DE LA
COLLINE

du 10 septembre au 24 octobre 2004
Petit Théâtre

ONCLE VANIA

ONCLE VANIA

texte **Anton Tchekhov**
mise en scène **Yves Beaunesne**

texte français et adaptation **Marina Abelskaïa, Yves Beaunesne, Marion Bernède**

collaboration artistique **Marion Bernède**

scénographie et costumes **Damien Caille-Perret, Marion Legrand**

chorégraphie **Nasser Martin-Gousset**

lumières **Éric Soyer**

création son **Christophe Séchet**

arrangements musicaux **Jean-François Ballèvre**

coiffures et maquillages **Catherine Saint-Sever**

assistants mise en scène **Philippe Ulysse, Augustin Debiesse**

avec

Roland Bertin Serebriakov

Servane Ducorps Sonia

Évelyne Istria Maria Voïnitskaïa

Hervé Pierre Oncle Vania

Laurent Poitrenaux Astrov

Nathalie Richard Elena

François Sikivie Teleguine

Claire Wauthion Marina

directeur technique **Daniel Touloumet** directeur technique adjoint **Jean-Pierre Croquet**
régie **Malika-Pascale Ouadah** chef opérateur son et vidéo **Jean-Marie Bourdat** régie son **Laurent Courtaud** chef électricien **André Raclé** chef électricien adjoint **Stéphane Hochart** régie lumière **Stéphane Touche** électriciens **Nour Eddine Elansari, Virginie Galas, Thierry Le Duff** chef machiniste **Yannick Loyzance** chef machiniste adjoint **William Leclerc** machinistes **Marjan Bernacik, Frédéric Derlon, Jonathan Donag, Abdelaziz Mohsni, Claude Moysan, Roland Reine, Harry Toï** chef habilleuse **Sonia Constantin** habilleuse **Tassadite Chikhi**, Laurence Le Coz secrétariat technique **Fatima Deboucha**

production Compagnie de La Chose Incertaine-Yves Beaunesne, Théâtre de Saint-Quentin-en-Yvelines, Théâtre National de la Colline, La Scène Watteau avec la participation artistique du Jeune Théâtre National et le soutien du département du Val de Marne, de la DRAC Île-de-France et de la SPEDIDAM

Une apologie de la vodka

Jour après jour, quelque chose nous quitte, il y a de la perte partout dans nos vies, et ce n'est pas triste : la mort s'installe dans les draps de notre jeunesse, et avec elle nous apprenons à aimer de façon plus apaisée. Les formes nouvelles doivent permettre le passage de l'ancien au nouveau.

Œuvre crépusculaire, Uncle Vania fait entendre un sombre chant. Uncle Vania parle de la fin d'un monde, de la fin d'une illusion. Dans une maison-labyrinthe aux 27 pièces, Tchekhov construit une langue nouvelle à l'architecture savante, comme un nouvel instrument d'opération de ce monde malade pour un écrivain que la médecine n'a jamais quitté. Cette maison est une ruche fantastique de mots qui ne se taisent jamais. Un peuple d'êtres jaillis d'un bloc, les jambes prises dans le marbre, les bras se dressant vers le ciel, et de la bouche entrouverte s'échappe un cri. Il n'y aura pas de bonheur, mais il y aura l'incandescence de l'instant lumineux qui rachète tous les retards et toutes les erreurs.

C'est une sorte de Zeitnot, c'est-à-dire, pour les joueurs d'échecs, l'impasse où se trouve celui qui perd la partie faute d'avoir eu la capacité de déplacer un pion à temps, même si la situation lui était favorable. Il est des vertiges auxquels il manque une poignée de secondes. Il faudrait alors arriver à donner forme à la fragmentation du temps, à l'enlacement de la pensée avec les élancements du corps, à un théâtre des miettes, de la parole en îlots.

Tous ces personnages vivent en grand danger d'effondrement, et quand cela se produit, c'est spectaculaire. Mais ils sont bâtis comme des maisons japonaises : faciles à démolir, faciles à reconstruire. Finalement, les matériaux les plus légers sont aussi les plus solides. Si l'on additionne les personnages de Uncle Vania, peut-être voit-on apparaître l'ombre de Tchekhov. La pièce, terminée huit ans avant la mort de l'auteur, est une œuvre d'une immense vitalité, riche de toutes les espérances qu'il n'aura pas le temps d'écrire.

Il y a chez eux quelque chose du syndrome de Münchhausen. Celui qui en est atteint est celui qui va voir un médecin, lui fait une déclaration d'affection du style « vous allez me sauver, c'est merveilleux », le médecin se laisse piéger par ce contre-transfert, prescrit ce que lui, dans son monde de médecins, croit bien, et le patient sabote ses prescriptions, se mutile, ferme sa perfusion, provoque une cascade de pépins médicaux. Pour mettre en échec celui qu'il aime et qu'il respecte. Il ne se sent vivre que lors de ces tragédies médicales. Et quand il n'y a pas de tragédie, il meurt d'ennui, il est en pleine mélancolie. Chacun, comme un enfant mélancolique, se met à l'épreuve pour avoir la preuve qu'il est bien vivant, pour avoir la confirmation de ce qu'il vaut. La souffrance lui prouve qu'il vit, c'est comme un rite d'initiation. C'est sans doute un réflexe de riche, les épreuves chez les pauvres sont tellement quotidiennes que ce n'est pas la peine de se faire des ordalies.

Ce n'est pas de contracter je ne sais quelle schizophrénie clinique que la folie s'empare de l'être, mais d'éprouver ce monde sans amour : c'est à cause de cela que l'on bascule vers ces mouvements éperdus qui animent les culbutos tout blancs au regard vide des cours d'asile. C'est là qu'arrive Lear dont la tempête inhumaine a soufflé le crâne, laissé la cervelle à l'orage et les pensées sous la pluie ruisseler. C'est là aussi que Tchekhov illumine l'âme et l'œuvre enfin sous les éclairs : avec lui, je ressens toujours qu'il existe en moi un pouvoir qui sait ce que je ne sais pas. Il faut le lire comme cuisinent les Arabes, en puisant à pleines mains dans le pot de sel, les doigts blessés.

Yves Beaunesne

